

# La villa Marcot à Compiègne (1908)

Céline HAIGRON

*Céline HAIGRON est étudiante en deuxième année de Master Recherche en Histoire de l'Art Contemporain, à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, spécialisée en arts décoratifs, et plus précisément dans le renouveau de la mosaïque en France, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle a présenté l'année dernière, un sujet monographique sur Henri BICHI, mosaïste florentin établi à Paris, qui a réalisé les pavements en marbre de la villa Marcot <sup>1</sup>.*

**Magnifique construction signée Henri SAUVAGE en 1908, la villa Marcot représente une étape importante dans la carrière de l'architecte, un tournant entre sa période Art Nouveau pleinement incarnée par la villa Majorelle de Nancy, et son passage vers l'architecture Art Déco. Elle est aussi un des rares exemples de ce style recensé à Compiègne, et constitue un témoignage intéressant, tant du point de vue architectural qu'esthétique, tout autant que sociologique, reflétant les mœurs de l'époque au sein d'une demeure bourgeoise du début du XX<sup>e</sup> siècle.**

La villa Marcot se situe au n° 16 de l'avenue Thiers, au sein du quartier des Avenues, près du champ de courses hippiques et à l'orée de la forêt de Compiègne. Ce quartier se développe sous la période

de fastueuse du Second Empire et devient un lieu de villégiature prisé, à vocation hippique et cynégétique, desservi par le train dès 1847. La ville et sa forêt attirent ainsi l'aristocratie et la bourgeoisie parisienne, et de nombreuses et élégantes demeures sont construites pour loger cette population mondaine et fortunée. Plusieurs exemples sont parvenus jusqu'à nous tels que la villa Marcot, et représentent aujourd'hui un patrimoine précieux à l'architecture diverse et fantaisiste (brique, pierre, colombages, céramique architecturale, style italianisant, Louis XV, éclectique).

En 1907, le Syndicat d'Initiative de Compiègne utilisait l'expression « Nice du Nord » <sup>2</sup>, soulignant l'attrait de la ville qui attire des catégories de populations privilégiées, notamment une communauté britannique. Cette période florissante perdure tout au long de la Belle Époque, mais dès 1914, le conflit porte un premier coup fatal à ce train de vie fastueux, et donc à la construction de cette riche et belle architecture, confirmé par la Seconde Guerre Mondiale.

## Albert MARCOT

L'existence de cette aristocratie et bourgeoisie locale est à mettre en relation avec la présence militaire à Compiègne. Ainsi, de nombreux offi-

ciers et cadres, en activité ou à la retraite, décident de s'installer dans cette ville appréciée, capitale du cheval, et se font construire de grandes demeures cossues à la périphérie de la ville, pour y loger leurs familles. Le commandant MARCOT <sup>3</sup> fait partie de ces familles aisées compiégnaises.

Louis Victor Albert MARCOT naît le 13 juin 1865 à Nancy, en Meurthe-et-Moselle ; c'est avec la mention de cette ville qu'on peut déjà établir le lien et expliquer son intérêt pour l'architecture Art Nouveau. Il est le fils d'Annie Louise Marie LOTZ et de Henry René MARCOT, manufacturier issu d'une famille de négociants nancéiens. Il s'engage volontairement dans l'armée à l'âge de vingt ans et



Albert MARCOT  
Service Historique de la Défense

intègre l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, avant de rejoindre l'École d'Application de Cavalerie de Saumur. Il mène ensuite une brillante carrière militaire qu'il exerce au sein de différents régiments, notamment à Lunéville, puis il obtient le grade de Capitaine et devient chef d'escadron du 5<sup>e</sup> régiment de dragons, qui tient garnison à Compiègne depuis 1885. Cavalier émérite, instructeur, il fait l'objet de nombreux compliments de la part de ses supérieurs qui apprécient son sérieux, son éducation et son autorité.

Le 10 novembre 1896, il épouse à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Maria Florinda de la VINA Y LOMBA, née en 1871 en Espagne, dans la province de Santander. Cette orpheline de mère a été recueillie par sa tante fortunée qui partage sa vie entre l'Espagne, Nice et la capitale, et amène avec elle une dot considérable. Le couple aura une fille, Anne-Marie, qui naît le 30 août 1897 à Nancy. Albert MARCOT vit donc dans une grande aisance financière et fait partie des notables de la société compiégnnoise. Homme raffiné et prestigieux, il peut ainsi se permettre la construction d'une demeure bourgeoise à partir de 1907, pour la somme de 199.000 francs, qu'il confie au cabinet d'architectes Henri SAUVAGE et Charles SARAZIN.

Libéré de toute obligation militaire en 1910 à l'âge de 45 ans, Albert MARCOT formule le souhait d'être maintenu dans les cadres de l'armée territoriale et affecté dans la région de l'Oise, ce qui lui permet de se fixer définitivement à Compiègne. Suite à l'ordre de mobilisation générale de 1914, il est rappelé à son activité militaire et est intégré au sein du 30<sup>e</sup> régiment de dragons, en tant que capitaine de réserve de la ca-

valerie. Il recevra d'ailleurs à ce titre, la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur en 1917.

Le célèbre ébéniste et industriel nancéien Louis MAJORELLE (1859-1926) et Albert MARCOT sont donc originaires de la même ville et de la même génération, même s'il est encore difficile d'établir la nature de leurs relations. MAJORELLE semble avoir réalisé le mobilier de la villa Marcot, et est probablement à l'origine de la commande à SAUVAGE, ayant peut-être présenté les deux hommes.

### Le cabinet d'architectes SAUVAGE et SARAZIN

La villa Marcot est considérée comme une des dernières réalisations Art Nouveau d'Henri SAUVAGE<sup>4</sup>. De 1898 à 1916, il s'associe avec Charles SARAZIN, né la même année et rencontré à l'École des Beaux-Arts de Paris. Les deux hommes installent leur agence dans le IX<sup>e</sup> arrondissement, mais ont également des succursales à Biarritz et à l'étran-

ger; d'une manière générale, l'activité de SAUVAGE est plus dévolue à la conception des projets, et celle de SARAZIN à l'organisation et la gestion des affaires.

Les deux architectes maîtrisent bien le programme de l'habitation bourgeoise et vont répondre à un certain nombre de commandes de maisons, avant et après la villa Marcot : la villa Océana (1903-04, détruite en 1975) et la villa Leuba ou Natacha (1905-07), toutes deux à Biarritz, ainsi que la villa de Ker Guénolé à la pointe du Décollé de Saint-Lunaire (Ille-et-Vilaine, 1913-1917).

Mais surtout SAUVAGE réalise en 1898, la villa Majorelle à Nancy, pour le compte de Louis MAJORELLE, considérée comme l'une de ses œuvres les plus réussies. Le maître-ébéniste souhaite une maison proche de ses nouveaux établissements, qui soit à la fois un espace de vie et de travail, correspondant à l'esprit qui préside à la conception de ses meubles : moderne et élégante sans être ostentatoire; on l'appelle également villa « Jika », du nom des initiales de son épouse, Jeanne KRETZ. Il confie la



Henri SAUVAGE



Charles SARAZIN

Cité de l'Architecture & du Patrimoine

conception de sa demeure à SAUVAGE, alors jeune homme inexpérimenté âgé de 25 ans, qui a travaillé quelques mois l'année précédente à Bruxelles, chez l'architecte Paul SAINTENOY. La villa Majorelle représente ainsi la première commande qu'il reçoit en tant qu'architecte, et lui procure une célébrité précoce. Il est chargé de toute la conception de l'architecture de l'édifice, ainsi que des éléments de second œuvre et de décors fixes, et dirige une équipe à la fois parisienne, avec son ami le céramiste Alexandre BIGOT, et nancéienne avec l'architecte Lucien WEISSENBURGER, le maître-verrier Jacques GRÜBER et bien sûr Louis MAJORELLE. Ces artistes font partie de la future École de Nancy, qui fera de cette ville, capitale de la Lorraine restée française après 1871, la vitrine emblématique de la France face à l'Allemagne, seulement située à une trentaine de kilomètres, et un foyer d'Art Nouveau majeur, au même titre que Bruxelles et Paris.

Les villas Marcot et Majorelle peuvent être rapprochées au niveau du programme et rivalisent de confort et de luxe. La villa Marcot va être présentée à la Société Nationale des Beaux-Arts, et fait l'objet d'articles dans les revues spécialisées<sup>5</sup>. Henri SAUVAGE publie en effet beaucoup ses réalisations tout au long de sa carrière ; cette technique journalistique lui garantit une certaine publicité.

### Façades, ouvertures et plans

La villa Marcot est construite sur un terrain étroit mais profond et érigée sur un terre-plein afin de ménager la vue dégagée sur le champ de course et organiser les sous-sols. Elle est construite en moellons de Saint-Maximin, et la pierre est combinée avec des maté-



Villa Marcot, façade nord-est

riaux industriels tels que fer forgé et grès flammé pour lui donner un effet de polychromie.

Le plan au sol de la villa est asymétrique mais relativement simple, ce qui n'entraîne donc pas la construction de couverture complexe : un rectangle agrémenté d'avancées en saillie sur certaines façades, notamment des bow-windows, ainsi qu'un escalier en Comblanchien qui donne accès au perron du rez-de-chaussée.

Comme à la villa Majorelle, les quatre façades sont toutes différentes et ce manque de symétrie permet la lecture du plan, des volumes et des distributions intérieurs depuis l'extérieur, selon le rationalisme en architecture de VIOLLET-LE-DUC. SAUVAGE est en effet un disciple des principes viollet-le-ducien, et on remarque certaines réminiscences néo-gothiques comme les puissants corbeaux au débordement des toitures brisées, qui donnent à la villa Marcot une impression générale de pittoresque médiéval.

La sculpture présente au sein de la maison est sobre mais l'aspect des façades est

rendu agréable grâce aux nombreux décrochements, à la variété des baies et à l'abondance des balcons. Il y a une différenciation manifeste dans la dimension et la forme des percements, selon la nature des pièces qu'ils éclairent : grand vitrail pour éclairer l'escalier de l'entrée, portes-fenêtres pour la terrasse, bow-window cintré du salon formant ainsi une petite terrasse au premier étage qui correspond aux appartements privés, petit balcon d'angle au deuxième étage, baie cintrée de la véranda du fumoir, lucarnes des chambres de domestiques et soupiraux pour les pièces de service.

La villa se compose d'un rez-de-chaussée surélevé de 2,50 m environ, surmonté de deux étages et de combles. La surface et la distribution moderne des pièces par une galerie, correspondent à celle d'un appartement parisien.

Selon la mode anglo-saxonne, toutes les pièces de service occupent le sous-sol et le personnel dispose d'un escalier et de couloirs dédiés pour assurer leur discrétion, ainsi que

d'une entrée particulière également utilisée par les fournisseurs. Les pièces de service sont nombreuses et variées au XIX<sup>e</sup> siècle, et on trouve donc au sous-sol la cuisine aérée par des ouvertures, la salle à manger des gens ainsi que leur salle de bain, la buanderie, des pièces techniques tels que le calorifère et le charbon, ainsi que divers celliers, caves et garde-mangers pour les vins et provisions.

Au fond de la cour, une dépendance en bois et brique abrite les communs, et se déploie sur trois ailes réunies par une marquise. Au rez-de-chaussée, les remises et écuries peuvent abriter six chevaux et voitures et au-dessus, des chambres permettent de loger la nombreuse domesticité; à l'époque, une famille bourgeoise habitant une demeure équivalente, emploie de douze à quinze personnes : cuisiniers, maîtres d'hôtel, femmes de chambre, valets de pied, lingères, chauffeurs...

Après avoir franchi le vestibule d'entrée, les invités accèdent par un escalier au rez-de-chaussée, où on retrouve les espaces habituels d'une grande résidence bourgeoise, desservis par une galerie couloir :

le salon communiquant avec le fumoir rejeté sur le côté, et le hall qui donne sur une terrasse aménagée. Le fumoir où se rassemblent les hommes après le repas est très à la mode sous le Second Empire ; celui de la villa Marcot est tapissé de boiseries en chêne frisé. La salle à manger donne sur la cour et est attenante à l'office, pièce fonctionnelle et stratégique depuis laquelle le maître d'hôtel reçoit les plats, en provenance de la cuisine au sous-sol, avant de les servir.

L'emprunt d'un deuxième escalier majestueux permet d'arriver au premier étage où se trouvent les appartements de Monsieur Marcot, sa femme et sa fille. Chaque chambre à coucher dispose d'une salle de bain, pièce d'eau et de confort dont la présence reste encore rare et luxueuse en 1900. La chambre de madame communique avec le petit salon. Plusieurs petites pièces dont la fonction n'est pas précisée, jouxtent l'escalier et ces antichambres pouvaient servir de roberie ou habillage, pièce dédiée dans laquelle les membres de la famille s'apprêtaient chaque matin.

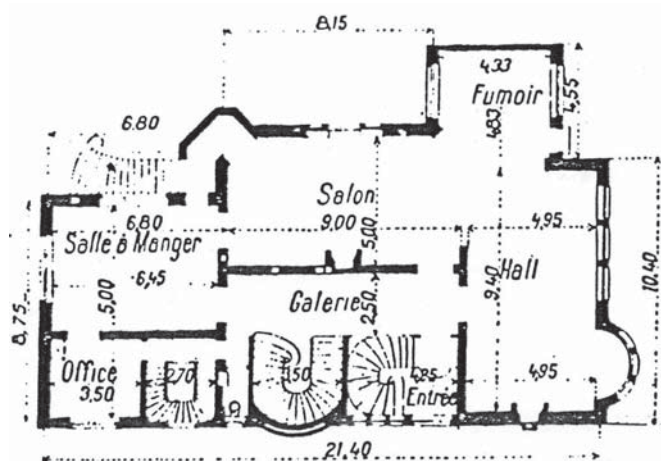
Enfin, le deuxième et dernier étage abrite trois chambres d'amis sur le devant,

quatre chambres de domestiques à l'arrière, ainsi qu'une lingerie pour l'entretien et le rangement du linge.

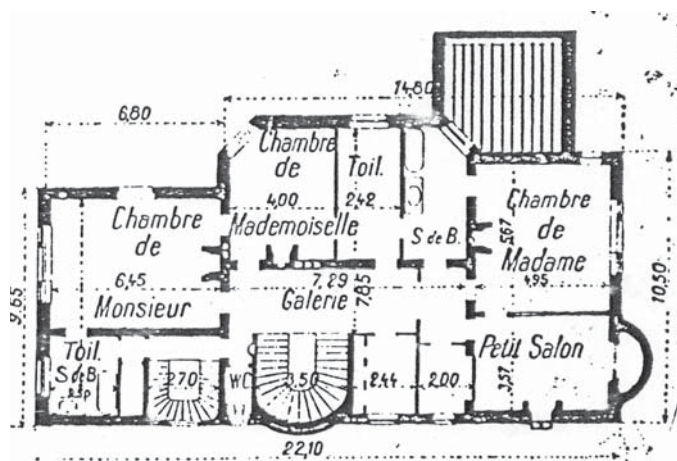
D'une manière générale, la fonction de réception se situe au rez-de-chaussée, ramenée vers la façade donnant sur l'avenue, l'intimité au premier étage, le personnel au sous-sol et au deuxième.

La villa Marcot est une demeure bourgeoise et moderne, typique de la Belle Époque et de ces villes résidentielles qui se sont développées grâce à l'arrivée du chemin de fer. De nouveaux programmes d'architecture domestique émergent ainsi au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le modèle de la villa.

La nouvelle maison s'adapte à des besoins de confort moderne (éclairage au gaz, électricité, eau courante, téléphone, parfois ascenseur) mais aussi aux exigences esthétiques de cette nouvelle classe urbaine et prospère, sensible à la nouveauté et à la mode. Les demeures rivalisent d'élégance et d'originalité et on assiste ainsi à une grande liberté d'expression dans l'architecture privée, faisant la place belle aussi bien à l'inspiration régionaliste qu'à la création Art Nouveau.



Plan du rez-de-chaussée



Plan du 1<sup>er</sup> étage

La construction moderne, 1908

## Décor de second œuvre et intérieurs

SAUVAGE conçoit tous les éléments de second œuvre qu'il fait exécuter par une équipe d'entrepreneurs venant de Paris pour la plupart, ainsi que des artisans locaux en ce qui concerne la menuiserie, la peinture et la vitrerie. Comme sur le chantier de la villa Majorelle, c'est une œuvre d'art collective où tous les domaines d'application sont valorisés, qui correspond au principe de « l'œuvre d'art totale » visant à l'abolition de la hiérarchie entre arts majeurs et mineurs.

Les ferronneries de la villa Marcot sont réalisées par l'entreprise parisienne RÉGIUS et RUFFIN, basée dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement. Les nombreuses balustrades, balcons et grilles en fer forgé, au dessin très délicat, sont simplement ornés de feuillages et de fleurs ; en effet, l'aspect biomorphe ne concerne que les éléments de décor, et non la structure même de la grille.

Le décor de céramique moulée en grès flammé, reproduisant un motif de fougères, se concentre sur des frises et des panneaux épars, accusant appuis et couronnements de fenêtres, agrafes et consoles de balcons. L'utilisation de grès flammé, c'est-à-dire imitant le métal, produit un effet d'irisation bleutée qui contraste avec la pierre blonde. Sur le chantier de la villa Marcot, SAUVAGE fait appel aux céramistes Alphonse GENTIL & François Eugène BOURDET, associés depuis 1901 à Billancourt, et non à son ami Alexandre BIGOT. BOURDET est né à Nancy en 1874 et l'atelier de céramique décore de nombreux édifices Art Nouveau de la capitale lorraine.

Des vestiges de vitraux sont présents dans la partie supé-



Le balcon du petit salon avec balustrade de fer forgé et console de grès flammé

rieure de la cage d'escalier. Ils sont d'inspiration botanique et la polychromie restreinte se limite à deux teintes : verre transparent et orange vif. Réalisés par les maîtres-verriers parisiens BLANCARD & LOREAU, les motifs ont été dessinés par SAUVAGE, qui s'était inspiré de ceux conçus

pour la villa Leuba de Biarritz deux ans auparavant.

La villa Marcot était richement aménagée et ornée d'un mobilier conçu par SAUVAGE et peut-être réalisé par les établissements MAJORELLE, mais qui a malheureusement été dispersé. L'unique photo-



Vue intérieure du salon hall en 1908 et vue en perspective d'un fauteuil, mine de plomb (I.F.A., fonds Henri SAUVAGE)

graphie d'époque rend compte d'un intérieur faste, agrémenté de nombreux meubles, luminaires et objets de décoration ; un croquis représentant une étude en perspective d'un fauteuil de la main de SAUVAGE a été conservé.

L'architecte est également l'auteur du décor intérieur et notamment du motif de pochoir d'inspiration botanique, en soffite en haut des murs. En effet, encore étudiant, SAUVAGE va collaborer à l'entreprise de son père, associé en 1888 à un teinturier, JOLLY et fils, pour laquelle il réalise des modèles de pochoirs pour des tissus, tentures et papiers peints. Ceci aura une influence déterminante sur sa carrière future en tant que chef d'entreprise, mais surtout grandira son intérêt pour les arts décoratifs. Les pièces de réception sont revêtues en outre de lambris de divers bois (merisier, citronnier, frêne, érable), dont le dessin a été conçu par l'architecte.

La villa Marcot est souvent présentée comme la petite sœur de la villa Majorelle,

mais elle reflète un style Art Nouveau assagi, une impression d'apaisement. Elle révèle une recherche de sérénité et de stabilité, qui s'oppose à l'anxiété créative et tourmentée du jeune SAUVAGE à Nancy, dix ans auparavant. Le plan compact, l'appareil soigné et les volumes simples de la villa Marcot, sont seulement animés par des excroissances et l'audace esthétique de ses détails de second œuvre. La fantaisie décorative se limite aux éléments non structurels de la villa (grès flamés, vitraux, ferronneries, pochoirs) ; or, même si toute la panoplie des décors Art Nouveau est présente, la structure ne l'est plus.

### Les mosaïques d'Henri BICHI

SAUVAGE fait appel à l'atelier parisien BICHI et MORINO, domicilié 4 bis, rue Laferrière dans le IX<sup>e</sup> arrondissement, pour réaliser les mosaïques de pavement intérieures, pour la plupart conservées. Les mosaïques concernent les sols du premier étage : l'intégralité de la galerie desservant

les pièces de réception, ainsi qu'un paillason en haut de l'escalier d'entrée. Les murs de la galerie sont recouverts de boiseries de chêne et les escaliers d'apparat sont en pierre de marbre, ornés d'une délicate rampe en fer forgé et main courante en merisier.

C'est le marbre, matériau coûteux, qui a été retenu pour la fabrication des tesselles, privilégié pour sa dureté et donc pour les revêtements de sol. L'une des caractéristiques de la technique mussive est en effet sa pérennité, sa capacité à résister à l'usure du temps, bien résumée par la maxime du peintre Domenico GHIRLANDAIO « la vraie peinture pour l'éternité, c'est la mosaïque »<sup>6</sup>. Les tesselles blanches parsemées de tâches bleu-tées, se déploient en larges écailles, entourées d'une bordure jaune et verte ; ces compositions concentriques de l'*andamento*, c'est-à-dire de la façon dont les tesselles s'organisent, dénotent certains motifs pré-Art Déco, pleinement développés par la suite par des mosaïstes comme ODORICO.

Henri BICHI, né à Florence le 17 juillet 1855, vient s'installer dans la capitale française peu de temps après son mariage. Il fonde son atelier de mosaïque dès 1889, et participe à l'Exposition Universelle, où il reçoit une Mention Honorable.

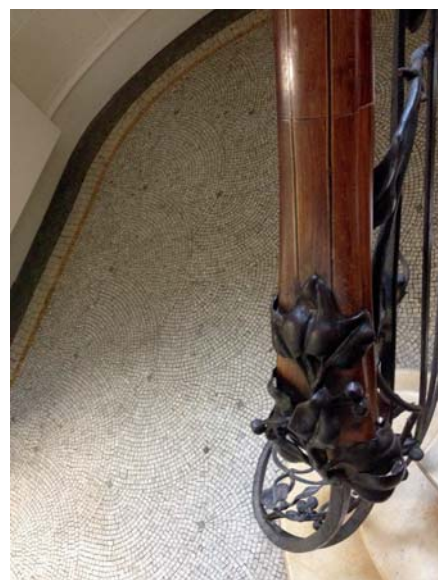
Son atelier aura une existence d'environ vingt ans, avant de faire faillite et de disparaître définitivement en septembre 1909, un an après la livraison de la villa Marcot. Au moment du chantier, l'atelier de mosaïque porte le nom de BICHI et MORINO ; en effet, Henri BICHI avait vendu le fonds de commerce de son atelier à son gendre Cleto MORINO qui succède à son beau-père, dont il avait épousé la fille Gabrielle en 1902.

Les différents domaines d'activité de l'atelier BICHI sont multiples et l'entreprise apparaît comme très polyvalente. Le mosaïste se fera le chantre de l'utilisation des émaux de Briare à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, produits sur le sol français, au sein de la manufacture Bapterosses dans le Loiret. Ceux-ci vont révolutionner la pratique de la mosaïque en France et permettre sa prodigieuse diffusion dans la construction, concurrençant rapidement les émaux vénitiens au niveau du coût.

Totalement oublié de nos jours, BICHI jouit pourtant de son vivant d'une certaine réputation dans le métier et ses œuvres sont célébrées par

de nombreux admirateurs dans la critique de l'époque. Ainsi, il est l'auteur d'un des plus exceptionnels décors mussifs privés parisiens de cette fin de siècle : l'intérieur de la brasserie Mollard en 1895, sous la direction de l'architecte hollandais Édouard-Jean NIERMANS ; cette date précoce en fait l'un des premiers exemples d'Art Nouveau parisien. BICHI orne également de nombreux édifices religieux, la mosaïque étant un des matériaux privilégiés pour exprimer le sacré et la foi, à l'instar du vitrail. Il intervient ainsi au sein d'églises dans l'est de la France : en 1894, dans le cadre d'une vaste restauration de la chapelle du Grand Séminaire de Besançon ; en 1895, il réalise le revêtement intégral des chapelles attenantes au chœur de l'église Saint-Pierre de Luxeuil. À Paris, il orne également en 1896, la façade de l'église nouvelle de Saint-Honoré d'Eylau dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement. BICHI participe probablement à l'Exposition Universelle de 1900 avec une construction assez énigmatique récemment restaurée, le belvédère de Châtillon installé en Forêt de Rosny-sur-Seine. Enfin, il orne en 1904, l'immeuble de la maison d'alimentation Félix Potin rue de Rennes à Paris, incarnant l'essor des grands magasins et l'utilisation de la mosaïque à des fins commerciales.

L'activité de BICHI s'inscrit dans le contexte de renouveau



Mosaïque au pied de l'escalier et paillason au premier étage



des arts décoratifs en France au XIX<sup>e</sup> siècle, friand de nouvelles techniques, et plus précisément de la mosaïque. En effet, absente des productions artistiques françaises depuis la Renaissance, elle va connaître une prodigieuse renaissance au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en lien avec l'Italie, véritable patrie de cet art ancestral. La mosaïque ressurgit de l'oubli pour reconquérir progressivement un rôle de premier plan, confirmé sous le Second Empire et la Troisième République, en étant intégrée à de



vastes programmes d'architecture.

La redécouverte de cette technique ancienne et l'engouement dont elle fait l'objet se déroule dans la capitale en 1867, lors du chantier de l'Opéra Garnier, véritable point de départ chronologique du renouveau de la mosaïque. Charles GARNIER relance cette technique oubliée en France et collabore avec le mosaïste frioulan Gian Domenico FACCHINA, dont les compositions recouvrent les plafonds de la loggia et de l'avant-foyer. Il est réputé être l'inventeur du procédé révolutionnaire de « pose à revers par inversion », qui permet de réduire considérablement les délais de fabrication et donc les coûts de production jusqu'à très élevés, contribuant largement à la diffusion de la mosaïque en architecture. FACCHINA est considéré comme le mosaïste phare de ce renouveau, et son atelier le plus actif de la capitale. Cette renaissance, d'abord parisienne, s'étend ensuite à toute la France. Elle est propagée par l'émigration de lignées en provenance du Frioul et de Vénétie, gardiens d'une véritable tradition mussive, mais aussi de Rome et de Florence. Ces praticiens fondront un peu partout de grandes maisons de production et de pose de mosaïque : ainsi la dynastie ODORICO à Rennes, les PATRIZIO à Marseille et au Havre, les MORA à Lyon, les FOSCATO à Bordeaux...

**Œuvre qualifiée d'Art Nouveau tardif, la villa Marcot s'inscrit tout-à-fait dans la série d'architectures commerciales de villégiature que SAUVAGE réalise avec les frères SARAZIN entre 1909 et 1914, mais constitue néanmoins une étape importante et transitoire dans la carrière**

**de l'architecte. SAUVAGE opère à cette époque une importante réforme personnelle sur ses conceptions architecturales, et clôt avec la villa Marcot le chapitre de l'Art Nouveau, alors que son esthétique et le traitement sobre et rigide des moulures montre une évolution vers le géométrisme de l'Art Déco.**

**La villa Marcot a été rattachée au Lycée de Compiègne en 1950. Elle abrite aujourd'hui une annexe du collège Jacques MONOD et héberge des salles de cours dédiées à l'enseignement de la technologie et de l'informatique. Depuis 1986, la villa Marcot est inscrite à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques <sup>7</sup>.**

## NOTES

<sup>1</sup> HAIGRON, Céline, *Henri BICHI, mosaïste florentin établi à Paris*, mémoire de Master 1 Histoire de l'Art Contemporain, sous la direction de Catherine MÉNEUX, université de

Paris 1 – Panthéon Sorbonne, juin 2014.

<sup>2</sup> CALLAIS, François, « Compiègne au XIX<sup>e</sup> siècle », *Compiègne Racines et Avenir*, Noyon, Cap Régions Éditions, 2011, p.164-179.

<sup>3</sup> Dossier GR 5 YE 164181, Service Historique de la Défense, château de Vincennes.

<sup>4</sup> MINNAERT, *Jean-Baptiste, Henri Sauvage, architecte (1873-1932)*, thèse de doctorat sous la direction de Bruno FOUCAUT, université de Paris IV, 1993.

<sup>5</sup> A. D., « Villa à Compiègne », *La Construction Moderne*, 1<sup>er</sup> août 1908, 23<sup>e</sup> année, n° 44, p. 520-523, Pl. 109-112.

PRUDENT H., « Les Salons d'Architecture en 1908, Société Nationale des Beaux-Arts », *L'Architecte*, mai 1908, p. 33-35, Pl. XXV, fig. 28 à 30.

<sup>6</sup> « *La vera pittura per l'eternità essere il mosaico* », Georgio VASARI, *Les vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, [Le Vitae], [1550], Florence, 1568.

<sup>7</sup> Dossier d'inscription de la villa Marcot à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques, D.R.A.C. de Picardie, Amiens, 1986.

Façade principale  
(La construction moderne, 1908)

L'enfant est certainement  
Anne-Marie MARCOT,  
fille du commandant

